

Eloge du carburateur

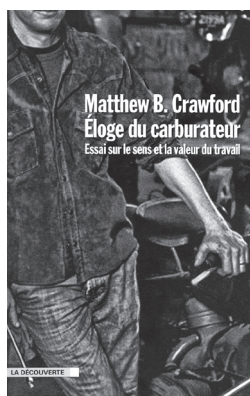
Matthew B. Crawford

La Découverte

Mars 2010, 252 pages, 19 €

Un jour, Matthew B. Crawford réalise qu'il n'est pas heureux. Or il a tout pour l'être : ce jeune Américain, issu d'un milieu marginal, presque déclassé, a réussi à intégrer l'université, fait des études de philosophie, et vient d'être embauché par un *think tank*. Pourtant, cette consécration sociale ne le nourrit pas. Il se sent vide et épuisé. Quelques mois plus tard, il fait un pas de côté et (re)devient réparateur de motos. C'est à partir de cette expérience qu'il mobilise sa capacité d'analyse philosophique et construit une réflexion sur le sens du travail dans nos sociétés modernes. Cette réflexion l'amène à remettre en cause la distinction – et la hiérarchie implicite qui lui est associée – entre travail manuel et travail intellectuel. Disons-le d'emblée, la remise en cause est rafraîchissante, salutaire même, particulièrement dans un pays dont la culture surévalue diplômés et professions « propres », libérales ou tertiaires, au détriment des métiers industriels ou artisanaux. On ne peut qu'adhérer aux constats sur la relégation de la technologie dans l'enseignement, sur la vacuité frustrante issue de l'hégémonie consumériste, sur la capacité du marketing à « récupérer » de façon illusoire et factice les « valeurs » du passé, du « travail bien fait » de l'authentique. On souscrit, de la même façon, à son rejet d'un possible avènement d'une « société des loisirs ».

Pour l'essentiel, l'ouvrage évite tous les pièges d'un passéisme décroissant et plaide au contraire pour une maîtrise du travail, à prendre au sens le plus politique du terme : à quoi sert ce que je fais, pourquoi faut-il le faire dans ces conditions. Il en vient même à pointer la réalité d'une éthique du travail facturé. Le tout à par-



tir d'exemples concrets, puisés à la source intarissable des réparations de tel ou tel modèle de motocyclette. Loin d'un reportage chez les mécanos, c'est bien une authentique invitation à « la philosophie dans le cambouis » que nous lance *Eloge du carburateur*, réhabilitant la réalité du processus intellectuel complexe sans lequel aucune situation de « travail manuel » ne trouve de solution, ainsi que la réalité du travail de service industriel. Une approche qui permet également de prendre du recul vis-à-vis des discours aussi dominants que convenus sur les « secteurs gagnants » liés à la banque, l'informatique et autres secteurs d'expertise gestionnaire, présentés comme l'avenir d'un travail alors qu'ils n'en sont qu'un fragment.

Une vision réductrice du travailleur ?

Au-delà de ces *satisfecit*, le discours s'avère parfois troublant, au moins à trois titres.

Le premier est peut-être à verser au *gap* culturel entre les Etats-Unis et la France. Ses constats amènent par exemple l'auteur à critiquer l'allongement de la scolarité et son alibi, la société de la connaissance ; c'est théoriquement concevable, dans un monde où l'apprentissage récurrent (tout au long de la vie) aboutirait pour chacun à bénéficier d'un bagage culturel suffisant pour progresser tout au long de son existence. Mais dans la pratique des choses et les contraintes du réel, force est de constater que ceux qui étudient le plus longtemps s'en « sortent mieux » au regard de l'emploi. Cet emploi est-il de nature à emplir leur vie de sens, à « faire sens » ? La question est posée.

Cela amène à une seconde interrogation. Au-delà des précautions dont il s'entoure, l'auteur semble attribuer la perte de sens du travail à l'hégémonie gestionnaire, mère du « vite fait mal fait » – et là, nous le suivons –, mais

aussi à sa complexité, génératrice de perte de vision globale. Là, on s'interroge ; car l'exploit, la complexité sont au contraire, pour les salariés, souvent sources de fierté et de sentiment d'accomplissement. La fierté d'un mécanicien d'Alstom ayant contribué à l'avènement du TGV est du même ordre que celle d'un compagnon tailleur de pierre ayant participé à l'érection du pont du Gard. On a pourtant parfois le sentiment que l'auteur considère que le sens du travail se joue dans la main, son expérimentation et le savoir-faire qui en découle. C'est une vision terriblement réductrice, qui va d'ailleurs à l'encontre de son propos central en rejoignant une vision strictement artisanale du travailleur, qu'on a connue en France avec Proudhon.

On aimerait d'ailleurs – ce sera notre troisième et dernière réflexion – qu'il manifeste une distance critique vis-à-vis des pratiques culturelles liées à « l'atelier de réparation ». On découvre au fil des lignes quelques éloges vibrants des rites de passage virils (plus communément appelés bizutages) qui marquaient, en un temps réputé meilleur, l'accession du jeune passionné à l'emploi ; le monde dans lequel on nous fait évoluer est d'ailleurs terriblement masculin et fier de l'être. La dédicace finale, fort longue, et dans laquelle les deux jeunes filles de l'auteur sont mentionnées pour leur seul « charme », ne fait que renforcer un léger soupçon de machisme. Ces remarques étant faites, l'accueil enthousiaste qui a été réservé à *Eloge du carburateur* est mérité et indique un contenu digne d'intérêt. On aurait donc tort de se priver de sa lecture même – surtout – si elle nécessite d'être abordée avec sa propre boîte à outils.

Pierre Tartakowsky,
rédacteur en chef d'*H&L*